

TRAGICOMIQUE DES MICRONATIONS



Comme si la curiosité qu'on leur porte devait compenser par ses excès la modestie de leur rôle, les petits États jouissent d'un regain d'attention à l'ère de la globalisation. Souvent raillés pour leur tendance à borner leur ambition politique à des cérémonies d'apparat et leur stratégie économique à des exemptions fiscales, ces modèles réduits fascinent parce qu'ils permettent d'envisager d'un coup d'œil les avatars de la notion de souveraineté dans la mêlée des puissances et des marchés¹. Aussi la science politique procède-t-elle un peu comme la presse du cœur avec les têtes couronnées : elle les vise au zoom, cherchant par l'effet grossissant à faire ressortir ce qui demeure de l'ancienne autorité dans les nouvelles formes de la représentation.



Il y a longtemps que le théâtre agit de la sorte, plus ou moins sérieusement, à l'exemple de *Fantasio*, d'Alfred de Musset (1834), dont les bouffonneries éventent les manières de la cour de Bavière, ou d'*Yvonne, princesse de Bourgogne* (1938) de Witold Gombrowicz, dont la grimace et les silences désarticulent le conformisme d'un quelconque palais. Mais c'est bien sûr dans *Opérette* (1963), que ce dramaturge appliqua le plus crûment les codes de l'*opera buffa* à la tragédie d'une nation d'Europe. Le patriotisme révèle là des élans hystériques qui mettent l'exilé polonais en rage et son spectateur en joie. L'Alfred Jarry d'*Ubu roi* (1896) et le Jean Genet du *Balcon* (1956) sont bel et bien ses cousins. Chaque auteur a serti sa miniature dans un cadre familier au public, fût-il fantasmatique. D'entrée de jeu, si l'on ose dire, la micronation se place dans une posture paradoxale à mi-chemin entre l'enracinement dans un sol balisé, mode d'existence traditionnel du principat selon le florentin Nicolas Machiavel², et les plateaux de la déterritorialisation, supports flottants de l'État moderne si l'on en croit le philosophe Gilles Deleuze³.

La comédie d'Henri Meilhac, *L'Attaché d'ambassade*, parue en 1861 alors que l'Allemagne s'agrégeait sous la férule prussienne, évoquait la menue principauté germanique de Birkenfeld, fière de son prince électeur. Les personnages de l'opérette que Franz Lehár en a tiré pour la scène



viennoise en 1905, *Die Lustige Witwe*, semblaient issus d'un pays balkanique, baptisé Pontevedro. Présentée au Théâtre Apollo en 1909, la mouture française de *La Veuve Joyeuse* par Gaston-Armand de Caillavet et Robert de Flers suggérait les accents d'une certaine Marsovie, aux confins orientaux de l'Europe, à moins que cette contrée au nom d'étoile ne loge « nulle part », comme la Pologne d'Alfred Jarry. Les patronymes de cette version atténuèrent les consonances serbes de la précédente. Le comte (*Graf*) Danilo Danilowitsch devenait le prince Danilo, « ni très attaché, ni très militaire » (acte II, scène 5), l'ambassadeur Mirko Zeta s'appelait désormais Popoff, le premier secrétaire Bogdanowitsch n'ayant varié que dans l'orthographe (Bogdanowitch). Cette adaptation atteignit les mille levers de rideau au 1^{er} janvier 1914 4.

Vue de la cité danubienne, l'action, bien que située sur les bords de Seine dans un livret comme dans l'autre, ne pouvait que renvoyer aux cimes du Monténégro, « la montagne noire » (*crna gora*). Royaume formé dès le XI^e siècle, sa population de langue serbe a résisté à la domination ottomane jusqu'à son reflux au XIX^e siècle, contrairement à la Serbie qui dût se soumettre après la défaite du prince Lazar à Kosovo Polje (le « champ des merles »), en 1389. Lorsque Victor Léon et Léo Stein rédigeaient leur livret, les Balkans sortaient à peine d'un siècle de rébellions nationales compliquées d'affrontements entre grandes puissances, l'Autriche-Hongrie et la Russie se disputant les possessions lâchées par la Turquie, « l'homme malade de l'Europe », sous le regard sourcilieux de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre. A Belgrade, le roi Alexandre Obrenovic et sa famille, influencés par Vienne, venaient d'être massacrés nuitamment, le 10 juin 1903, par des patriotes ralliés à la branche adverse des Karageorgevic, favorable à Moscou et à Paris.

État (en anglais *common-wealth*, en latin *civitas*): « Une personne dont les actes ont pour auteur, à la suite de conventions mutuelles passées entre eux-mêmes, chacun des individus d'une grande multitude, afin que celui qui est cette personne puisse utiliser la force et les moyens de tous comme il l'estimera profitable à la paix et à leur protection commune. » Thomas Hobbes, *Léviathan*, chap. XVII (1651).

Un choc se préparait entre Constantinople et les jeunes États dégagés de son joug depuis le Traité de San Stefano et le Congrès de Berlin, en 1878 : il se produisit en 1912, alors que *La Veuve* triomphait à Paris. En 1913, pour affirmer ses prétentions sur la Macédoine, la Bulgarie déclencha contre ses alliés de l'an passé une deuxième guerre balkanique, qu'elle perdit. Rétrospectivement, toutes ces menées belliqueuses, avec les mouvements de frontières qu'elles entraînaient, apparaissent comme les manœuvres préalables à la confrontation générale de 1914-1918. Ainsi la mainmise de l'Autriche-Hongrie sur la Bosnie-Herzégovine, prononcée le 5 octobre 1908, exaspéra les partisans de

l'union entre Serbes de l'est et de l'ouest 5. Prônant la reconnaissance d'une spécificité slave au sein de la *K und K Monarchie* 6, l'héritier du trône des Habsbourg, François-Ferdinand, représentait une cible de choix. L'étudiant Gavrilo Prinzip, membre de la société secrète de la Main noire, ne la rata pas lorsque la voiture du prince et de son épouse passa à sa hauteur le long de la rivière Miljacka, à Sarajevo, le 28 juin 1914, déchaînant les rancœurs et les fureurs accumulées durant des décennies. Au surlendemain de l'Armistice du 11 novembre 1918, l'Assemblée nationale du Monté-

négro vota, malgré les suppliques du roi Nicolas, sacré en 1905, la fusion avec la Serbie dans le cadre du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, reconnu par les Traités de Saint-Germain-en-Laye et du Trianon, puis transformé en 1931 en cette Yougoslavie dont le maréchal Tito fit, après la Seconde Guerre mondiale, un État socialiste, celui-la même dont Slobodan Milosevic et ses émules firent, de 1991 à 1999, un champ de ruines.

Perché au dessus des eaux turquoises de l'Adriatique qui le pénètrent par les bouches de Kotor, le Monténégro d'aujourd'hui, divisé entre partis enclins ou hostiles à l'union avec Belgrade, entre promoteurs de la petite patrie et défenseurs de la grande nation, entre anciens communistes et néo-libéraux, mais aussi entre clans rivaux sur fond de corruption et de contrebande, rêve à son passé féodal et songe à son avenir européen ⁷. Ses 650 000 habitants, incluant une notable proportion de réfugiés, vivent principalement du tourisme et de l'agriculture, pendant que le trafic de cigarettes draine des ressources occultes. Le gouvernement de Milo Djukanovic, qui n'a jamais pu complètement se laver du soupçon d'en couvrir le blanchiment, a prévu pour 2006 un référendum sur l'indépendance, dont la Commission de Bruxelles voudrait déjà limiter la portée ⁸.

Une chose est sûre : la restauration de la monarchie n'est pas à l'ordre du jour. De nationalité française, Parisien de naissance, architecte de profession, le prince héritier Nicolas Petrovitch Njegosh ⁹, n'entend nullement briguer le trône. Dédaignant la presse *people*, cet adversaire résolu du nationalisme et du populisme, fût-il monténégrin, préside l'association Izbor pour la défense des victimes de la discrimination ethnique en ex-Yougoslavie ¹⁰. S'il retourne volontiers dans l'ancienne capitale royale de Cetinje, c'est pour y organiser une biennale d'art contemporain. Les artistes invités y démontent les clichés identitaires qui ont alimenté les délires de la pureté ethnique. Dès la première édition, en 1991, alors que la guerre courait en Slovénie et couvait en Croatie, Jusuf Hadzifejzovic avertissait de façon prémonitoire, sur la façade du Palais bleu : « Du kitch au sang, il n'y a qu'un pas ». En 2002, tandis que la Bosnie et le Kosovo n'ont pas fini de fouiller leurs charniers, Braco Dimitrijevic a orné le palais royal du portrait d'un homme de la rue ¹¹.

Dans son dilemme constitutionnel et ses ambiguïtés financières, le Monténégro évoquerait donc autant la rude Albanie que le sémillant Monaco. *Idem* en ce qui concerne la vie mondaine que dépeint l'ineffable Popoff : « une civilisation brillante et corrompue dont j'incarne toute la séduisante originalité » (acte I, scène 2). D'un rocher à l'autre, il n'y a pour le hors-bord de l'imagination qu'une brève traversée à effectuer. Dans son interprétation des petites nations, le répertoire européen se plaît à reconstituer des États pour rire, où les joutes galantes l'emportent sur les conflits territoriaux. « Pauvre patrie ! Vous ne savez pas ce que vous êtes pour elle... qu'elle ne pense qu'à vous, qu'à cause de vous elle ne mange plus, elle ne dort plus... que pour vous, elle déclarerait la guerre à n'importe qui... » (acte III, scène 6). L'histoire n'enseigne-t-elle pas que les questions matrimoniales furent des affaires politiques

Principauté (en latin *principatus*) :
 "Tous les états, toutes les seigneuries qui ont eu et ont un commandement sur les hommes, ont été et sont soit des républiques soit des principats. Les principats sont soit héréditaires, quand leurs princes ont été depuis longtemps du sang de leur seigneur, soit nouveaux. (...) Ces seigneuries ainsi acquises sont soit accoutumées à vivre sous un prince, soit habituées à être libres ; et elles s'acquièrent soit avec les armes d'autrui soit avec ses propres armes, soit par fortune soit par vertu."
 Nicolas Machiavel, *Le Prince*, I (1513).



de premier ordre? Le linguiste Paul Garde rappelle à ce sujet la maxime qui fortifia l'Empire austro-hongrois en tant que conglomérat de royaumes et de principautés, grâce à une alternance de conquêtes et d'alliances : *Bella gerant alii, tu, felix Austria, nube*: « Que les autres fassent la guerre, toi, heureuse Autriche, marie-toi ¹² ».



Des adaptations cinématographiques de *La Veuve joyeuse* se succéderont jusqu'à l'écrasement des fraîches indépendances nationales d'Europe centrale sous les tanks de la *Wehrmacht*, et même après l'enfermement des neuves « démocraties populaires » derrière le « rideau de fer ». Dans le lot se détachent celle d'Erich von Stroheim ¹³, d'autant plus noire dans sa peinture des turpitudes du pouvoir dans ces contrées qu'elle est transposée au Monteblanco, et celle d'Ernst Lubitsch ¹⁴, virevoltant

entre la Marsovie et Paris dans un ballet léger comme le champagne. Les délirantes variations sur le motif auxquelles se livrent les Marx Brothers dans *La Soupe au canard* ¹⁵ montrent, sous un feu roulant de gags et de *jokes*, comment une rhétorique patriotique et des chants folkloriques risquent de tourner à la surenchère belliqueuse. À Freedonia, tout comme Danilo pour sa chère Marsovie, Groucho – alias Rufus T. Firefly – doit gagner les faveurs de la généreuse (dans tous les sens du terme) M^{me} Teasdale pour sauver la nation de la banqueroute tout en déjouant les plans de Trentino, ambassadeur de Sylvanie. L'imbroglio débouche sur une guerre dans laquelle Firefly mitraille son propre camp. Après tout, on sait depuis Homère que les querelles pour une dame peuvent mal tourner entre deux cités.



Au risque de jouer le rabat-joie, il faut redire que tout ne prête pas à sourire dans ces chroniques de cours princières ou de cénacles républicains dont les protagonistes sont censés défilier chez Maxim's sous l'objectif des *paparazzi*. S'attirant la sympathie des beaux esprits quand ils desserrent l'étau d'un régime répressif pour exprimer l'originalité d'une culture, les mouvements nationaux suscitent la méfiance des intellectuels quand ils dirigent leurs traits contre des minorités intérieures ou des peuples voisins. D'un cap à l'autre, la navigation est périlleuse : Alain Finkielkraut défendant la Croatie contre l'agression serbe ne risquait-il pas d'absoudre Franjo Tudjman de ses crimes ¹⁶? Bernard-Henri Lévy prenant fait et cause pour la Bosnie-Herzégovine ne fermait-il pas les yeux sur les équivoques d'Alija Izetbegovic ¹⁷?



A l'amorce d'un millénaire censé voir la dissolution des souverainetés, la liste des démagogues sachant s'emparer d'aspirations à l'autonomie, voire à l'indépendance, pour accéder au pouvoir ou s'y maintenir, s'est allongée dangereusement. De la Flandre du Vlaams Belang à l'Abkhazie des satrapes pro russes, en passant par la « Padanie » d'Umberto Bossi et le Tyrol de Jörg Haider, la défense d'une soit disant essence nationale sert de prétexte à la promotion d'intérêts particuliers ¹⁸. Chaque situation réclame

néanmoins une approche à sa mesure. Peut-on traiter avec les mêmes critères d'appréciation la Corse ou la Sicile en mal d'autonomie, comme s'il s'agissait du Kosovo en quête d'indépen-

dance ou de la Tchétchénie en péril de génocide ?

Le Hongrois Istvan Bibo, auteur en 1946 d'un essai intitulé *Misère des petits États d'Europe de l'Est*, avait bien compris qu'il fallait à cet endroit manier avec prudence les leçons de l'histoire, les outils de l'analyse politique et les critères du droit international. Né à Budapest dans ce qui était encore une capitale d'empire en 1911, il avait connu dans l'entre-deux-guerres la réduction de sa patrie à la dimension d'une région et la conversion d'une partie de sa population à la qualité de minorité nationale au sein des pays voisins. La prédiction par laquelle il concluait son ouvrage fait encore froid dans le dos, après les horreurs de Srebrenica et les souffrances de Grozny. « Rien n'est plus vain que de s'efforcer d'extirper l'esprit d'agression, tout en aggravant les incertitudes et les mécontentements. Même si la prochaine guerre mondiale ne commence pas forcément sur ces territoires, ceux-ci en seront l'enjeu. Malgré leur étendue modeste, ils constitueront le danger principal pour la paix du monde, tant qu'ils demeureront une source majeure d'anarchie, d'incertitudes et de mécontentements ¹⁹ ».



La philosophie politique saurait-elle tempérer les abus du nationalisme qui prêche soit l'épuration intérieure, soit l'expansion extérieure, voire quelque combinaison de ces deux folies ? Elle le voudrait. On comprend depuis Platon et ses considérations sur l'Atlantide la ruse que les règnes idéaux constituent pour les penseurs. La description de leurs coutumes et de leurs lois permet de disputer à moins de frais – et surtout à moindre risque – des principes du bon gouvernement et des erreurs du mauvais. Sa *République* ²⁰, titrée en fait d'un mot qui signifie « gouvernement » ou « constitution » et sans doute composée entre 385 et 375 avant J-C, n'a pas d'autre objet que de rapatrier dans l'espace de l'agora cette controverse, qui soulève une à une l'ensemble des questions dont la politique se prévaut, celles du juste et de l'avantageux, de la nécessité et du jugement, de la force et de la passion, de la guerre et de la paix, celles enfin de la sélection et de l'éducation des « gardiens » de la cité. Il entendait justement confier le soin du gouvernement à des philosophes dûment préparés à exercer cette responsabilité.

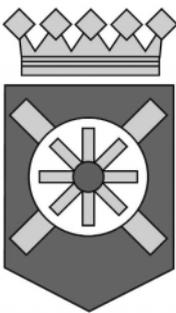


Tout chancelier d'Angleterre qu'il fût, donc assigné aux devoirs du concret, Thomas More, en forgeant le premier le mot d'utopie (1516), inventa - dans une perspective dont les spécialistes nous apprennent qu'elle est plus platonique que platonicienne – le lieu de nulle part où il est loisible de régler dans les détails l'ordre d'une communauté de raison. Il n'y put trouver refuge quand Henri VIII le fit décapiter pour avoir refusé d'entériner son divorce et surtout d'acquiescer à son autorité sur la nouvelle Église anglicane. Son île du bonheur (*Eu-topia*) ayant « l'aspect d'un croissant de lune ²¹ », elle réside autant dans le ciel des légendes que sur la terre des hommes. Rien n'empêcha donc Rabelais d'y envoyer Gargantua pour engendrer Pantagruel avec la fille d'un de ses rois.

Inspiré par More et éclairé par Platon, Tommaso Campanella – moine dominicain et frère d'esprit de Galilée – avait tenté à la faveur d'un soulèvement contre les Espagnols d'instaurer un État libre en Calabre. Il paya cette audace de sa liberté, et employa sa captivité à développer ses vues en invoquant une *Cité du soleil ou l'idée d'une république philosophique* (publiée en latin pour la première fois en 1623), localisée dans l'île Taprobana, c'est-à-dire à Ceylan. Les tourments de cet érudit et de beaucoup d'autres effrontés expliquent le recours au langage à la fois épique et métaphorique des voyages pour dénoncer les turpitudes d'un royaume bien établi ou pour brosser le tableau de mondes meilleurs. Ainsi Jonathan Swift emmena-t-il ses lecteurs vers Lilliput et Laputa, au cours des *Voyages de Gulliver* (1720-1726). L'apparition peut aussi se produire à travers les vapeurs du songe, où se dessine par exemple Xanadu, contrée fabuleuse sur laquelle veille Kubla Khan dans le poème éponyme composé par Samuel Taylor Coleridge ²² sous l'influence de l'opium (1816). On le constate, beaucoup de ces univers inventés sont des îles, comme les archipels océaniques de *Mardi*, foisonnant roman de Herman Melville (1849), que le héros parcourt à la recherche de sa fiancée, en découvrant une infinie variété de régimes et de mœurs. Beaucoup plus près de nous, Italo Calvino, dans *Les Villes invisibles*, figure sous forme urbaine ces États d'ailleurs. La physionomie de la cité ayant été celle des plus libres constructions politiques de l'Antiquité, admettons qu'il prolonge dans ses contes la route de ces explorateurs de la possible collectivité, sous le patronage d'un célèbre Vénitien ; mais, hasarde-t-il comme en écho à la rêverie de Coleridge, « il n'est pas dit que Kubin Khan croit à tout ce que Marco Polo lui raconte, quand il lui décrit les villes qu'il a visitées dans le cours de ses ambassades ²³ ».

Nation (du latin *natio*, naissance) : « L'homme n'est esclave ni de sa race, ni de sa langue, ni de sa religion, ni du cours des fleuves, ni de la direction des chaînes de montagnes. Une grande agrégation d'hommes, saine d'esprit et chaude de cœur, crée une conscience morale qui s'appelle une nation. Tant que cette conscience morale prouve sa force par les sacrifices qu'exige l'abdication de l'individu au profit d'une communauté, elle est légitime, elle a le droit d'exister. Si des doutes s'élèvent sur ses frontières, consultez les populations disputées. Elles ont bien le droit d'avoir un avis dans la question. » Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Conférence en Sorbonne (11 mars 1882).

Le problème de ces utopies d'hier et d'aujourd'hui tient à ce qu'elles se profilent aussi comme des *uchronies*, des intervalles hors du temps auxquels il semble impossible d'affecter notre avenir. A



ce stade, la littérature doit accepter le secours de l'humour afin de dénuder les démons du micropatriotisme. Ainsi le dessinateur Hergé dépêcha-t-il Tintin au secours du brave monarque de Syldavie, en butte aux appétits de la Bordurie fasciste. Les tintinologues avertis sont fondés à commenter : « De l'aveu même d'Hergé, *Le Sceptre d'Ottokar* est le récit d'un *Anschluss* raté. Le sujet était brûlant d'actualité à l'époque, puisque l'album est sorti en 1939, peu avant le début de la Deuxième Guerre mondiale. L'album fut redessiné en couleurs en 1947, et Hergé et son collaborateur Edgar P. Jacobs en profitèrent pour balkaniser les décors et les costumes ²⁴ ». En 1956, *L'Affaire Tournesol* actualisa le conflit borduro-syldave : à Szohôd, la dictature communiste du maréchal Plekszy-

Gladz ourdit encore des complots contre le paisible gouvernement de Klow. La Castafiore, immortelle diva, contribue à sauver le sympathique savant des griffes du colonel Sponsz. Le moment est-il donc venu pour la musique de certifier son aptitude à assagir les âmes ? Ce serait forfanterie de sa part, car il lui arrive aussi de distraire les tueurs et d'accompagner la marche des armées.

Entre la fiction lyrique et la réalité politique, il y a un écart dans lequel la fantaisie peut s'ébattre.

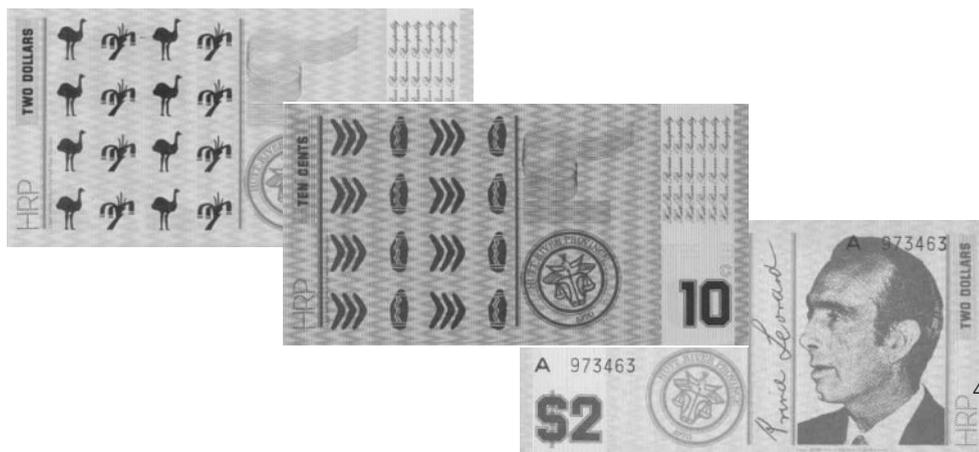
Certes, la marge est déjà large entre Le Vatican et San Marin, entre Malte et Tonga, mais aussi entre ces États non reconnus par l'ONU que représentent la riche Taïpeh, sommée par la Chine de rentrer dans son giron, et la maigre Transnistrie, soutenue par la Russie à grand renfort de roubles et de kalachnikovs. Aussi grande est la distance séparant ces entités consistantes des structures autoproclamées que forment La République de Montmartre, hantée par l'ombre d'Amélie Poulain, et la Principauté de Sealand, juchée sur une plate-forme abandonnée par la Royal Navy hors de la juridiction de sa gracieuse majesté. Localisables, ces dernières diffèrent des principautés virtuelles, avec leurs ressortissants d'adoption, qui ont nom Groland dans les émissions de Canal +, ou Splotchland sur un site Internet animé par des plaisantins d'outre-Manche²⁵. En visitant sur la Toile ces constructions factices, Frédéric Lasserre, chercheur à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) a remarqué que leur non-existence ne dissuadait nullement leurs promoteurs de revendiquer des territoires réels, de promulguer des constitutions, de frapper des monnaies, de lever des drapeaux, d'émettre des passeports, de pousser des hymnes et de nommer des ambassadeurs²⁶. Dans ce contexte, on ne s'étonne pas d'apprendre que des citoyens de Freedonia, en bons marxistes de la tendance Groucho, lorgnent une portion du Somaliland, non loin de Djibouti, dans une région dont les irrédentismes ont remodelé la carte depuis plus d'une décennie...



Cela suffit-il pour autant à ériger en discipline scientifique l'étude des États de faible calibre, comme le propose l'Institut français de micropatologie, fondé en 1996 par Fabrice O'Driscoll qui se réfère lui-même à l'International Micropatological Society, créée en 1973 par Frederick W. Lehmann²⁷? Sans préjuger des acquis d'une telle spécialité, il est conseillé de consulter les auteurs dont la visée englobe les nations petites et grandes : leurs affaires s'intriquent étroitement, ne serait-ce qu'en vertu du fait que les majorités des unes sont souvent les minorités des autres. Ils sont nombreux, dans la lignée de Hannah Arendt, à s'efforcer d'analyser les causes d'une dérive populiste et les chances d'une transition démocratique²⁸. Réfléchir à ces problèmes n'exonère pas des plaisirs de la parodie. Et inversement.

Emmanuel Wallon

Professeur de sociologie politique à l'Université Paris X – Nanterre



- ¹ voir M. Kail et E. Wallon (dir.), *La souveraineté, Horizons et figures de la politique*, Les Temps Modernes, n° 610, septembre-novembre 2000
- ² cf. Machiavel, *Le Prince* (1513), Traduction et commentaire de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Presses universitaires de France (PUF), Paris, 2000
- ³ voir Gilles Deleuze & Félix Guattari, *Mille plateaux*, Minuit, Paris, 1980
- ⁴ voir Gustave Kobbé, *Tout l'opéra* (1976-1987), Robert Laffont, « Bouquins », Paris, 1982-1991, p. 700-703
- ⁵ voir notamment Henri Bogdan, *Histoire des pays de l'Est*, Perrin, Paris, 1982, p. 197-218
- ⁶ *Königliche und Kaiserliche Monarchie*, monarchie royale et impériale
- ⁷ voir notamment Catherine Lutard, *Géopolitique de la Serbie-Monténégro*, Complexe, Bruxelles, 1998
- ⁸ voir *Monitor*, Podgorica, 6 mai 2005, cité par *Le Courrier des Balkans* (www.balkans.eu.org/montenegro).
- ⁹ dans *Die Lustige Witwe*, Figg, le factotum de Popoff (Zeta) se nomme Njegus
- ¹⁰ voir *Entretien avec N. P. Njegosh, prince héritier du Monténégro*, in *La Lettre de la Fédération internationale des droits de l'homme* (FIDH), n° 30, 17 janvier 2000
- ¹¹ voir l'article de Léa Gauthier pour *Mouvement*, Paris, 15 septembre 2002 (www.mouvement.net)
- ¹² cité par Paul Garde, in *Vie et mort de la Yougoslavie*, Fayard, Paris, 1992, p. 35
- ¹³ *The Merry Widow* avec John Gilbert, Roy d'Arcy et Mae Murray (États-Unis, 1925)
- ¹⁴ *The Merry Widow* avec Maurice Chevalier et Jeanette McDonald (États-Unis, 1934)
- ¹⁵ *Duck Soup (La Soupe au canard)* de Leo McCarey avec les Marx Brothers et Margaret Dumont (États-Unis, 1933)
- ¹⁶ voir Alain Finkielkraut, *Comment peut-on être croate?* Gallimard, Paris, 1992
- ¹⁷ voir Bernard-Henri Lévy, *Le Lys et la Cendre*, Grasset, Paris, 1996
- ¹⁸ voir E. Wallon, « Les nations ont horreur du vide », in *Les Temps Modernes*, n° 555, octobre 1992, p. 110-141; et E.W., « Le napsisme, du mal au pire », in *Les Temps Modernes*, n° 604, mai-juillet 1999, p. 268-285
- ¹⁹ Istvan Bibo, *Misère des petits États d'Europe de l'Est* (1946), L'Harmattan, Paris, 1986, p. 209
- ²⁰ voir Platon, *La République*, introduction, traduction et notes de Robert Baccon, Garnier-Flammarion, Paris, 1966
- ²¹ Thomas More, *L'Utopie ou le traité de la meilleure forme de gouvernement* (1516), Livre second, Garnier-Flammarion, Paris, 1987, p. 137
- ²² *Kubla Khan, A Vision in a dream* (1816)
- ²³ Italo Calvino, *Les Villes invisibles*, Seuil, Paris, 1974, p. 9
- ²⁴ www.free-tintin.net
- ²⁵ www.tfn.net/~mats/mic.html
- ²⁶ cf. Frédéric Lasserre, « Les hommes qui voulaient être rois, Principautés et nations sur Internet », *Cybergeo 2000*, n° 29, 14 mars 2000 (www.cybergeo.presse.fr/essoc/lasserre/lasserre.htm)
- ²⁷ voir Fabrice O'Driscoll, *Ils ne siègent pas à l'ONU, Revue de quelques micro-États, micro-nations et autres entités éphémères*, Les Presses du Midi, Toulon (www.geocities.com/CapitolHill/5829)
- ²⁸ voir notamment Eric Hobsbawm, *Nations et nationalismes depuis 1780*, Gallimard, Paris, 1992

